

En ouvrant cette nouvelle année, je voudrais, à la demande de votre Chef d'établissement, Jean-Michel Couvert, faire un retour en arrière sur l'histoire de l'établissement et donner les points saillants de l'esprit marianiste.

Comme chacun le sait (mais peut être pas ceux qui sont nouveaux dans l'établissement), tout a commencé avec un prêtre originaire de Périgueux, qui s'était installé à Bordeaux en 1792 où il vécut son ministère au péril de sa vie sous la Terreur ; qui avait dû s'exiler pendant trois ans à Saragosse en Espagne et retrouver Bordeaux au cours de l'année 1800. Ce prêtre, Guillaume-Joseph Chaminade, déclaré « bienheureux » par Jean-Paul II en l'an 2000, revient d'Espagne avec un projet missionnaire fort : rechristianiser Bordeaux, et plus largement : la France.

Comment, seul, pourrait-il mener à bien le projet ? Il faut former des chrétiens qui soient acteurs dans l'Eglise et dans la société. Pour cela il rassemble des jeunes, puis des adultes dans la Congrégation mariale. Que ce nom trompeur ne vous égare pas, il ne s'agit nullement d'une congrégation religieuse mais bien d'un rassemblement de laïcs se soutenant mutuellement, approfondissant leur foi et agissant dans la cité bordelaise. Ils se consacrent à la Vierge Immaculée pour la mission. Bientôt à l'étroit dans son oratoire de la rue Saint Siméon, la Congrégation se transporte à la chapelle de la Madeleine en 1804, il faut dire qu'elle compte déjà 500 membres ! Son apostolat est varié : les petits ramoneurs (enfants des rues de l'époque), visite aux prisonniers du fort du Hâ (emplacement de l'actuel palais de justice), œuvre des bons livres, visite aux malades, préparation à la première communion, placement des apprentis chez des patrons sérieux, cours du soir... Les plus forts épaulent les plus faibles...

Aujourd'hui, ce sont les Fraternités marianistes qui ont pris la suite de la Congrégation mariale...

Certains congréganistes veulent aller plus loin en se consacrant à Dieu par des vœux tout en vivant dans le monde, ce groupe s'appelait l'Etat, il existe aujourd'hui sous le nom « d'Alliance Mariale » et ne rassemble que des femmes... Avis aux hommes pour fonder la branche masculine...

A Agen, une jeune femme, Adèle de Batz de Trenqueléon, entre en relation avec le père Chaminade et la Congrégation de Bordeaux. Avec ses amies, elles désirent aller plus loin et devenir religieuses : 1816 verra la naissance des Filles de Marie, mieux connues sous le nom de Sœurs marianistes.

Enfin, en bons dernier, les religieux marianistes voient le jour en 1817. Qu'est-ce qui les caractérise ? Frères et prêtres ensemble ; un frère peut être supérieur d'une communauté ou d'une œuvre ; pas d'habit religieux pour les frères pour être plus proche de leurs contemporains ; une alliance à la main droite signe de leur appartenance à la mission de Marie qu'ils ne veulent pas abandonner...

A la fondation des deux instituts religieux, la question de la mission se pose : dans quelle direction aller ? Le bienheureux Chaminade tiendra à l'universalité de la mission. Reprenant la phrase de Marie aux serviteurs des noces de Cana : « faites tout ce qu'il vous dira », il voudra laisser la porte ouverte aux demandes de l'Eglise et aux signes qui lui seront donnés.

Comment mieux renouveler la société, la rechristianiser, sinon en s'adressant à la jeunesse, en lui donnant un idéal et des principes, en lui permettant de devenir lumière pour leurs familles ?

La congrégation mariale s'était déjà attelée à la tâche, plusieurs étaient enseignants et le père Chaminade avait travaillé à la renaissance des Frères des écoles chrétiennes à Bordeaux.

La Pension Estebenet de la rue des Menuts avait une excellente réputation sur la place de Bordeaux. Plusieurs religieux marianistes des origines y travaillaient. Il fut décidé d'acheter une maison voisine et finalement, en 1819, M. Estebenet confia son bien à la Société de Marie qui devint la Pension Auguste, du nom du frère directeur : Auguste Brougnon-Perrière. Il fallait adapter l'enseignement à la réalité nouvelle de la société, ce qui fut fait, en particulier avec les cours spéciaux où l'on étudiait le commerce. Malheureusement, du fait du monopole de l'Université, il n'était pas possible d'ouvrir ce que nous appelons aujourd'hui un lycée, il fallait conduire les élèves aux cours du Collège Royal... Le père Lalanne, travaillera à donner du sens à l'enseignement par une pédagogie adaptée. Bientôt, les locaux de la rue des Menuts deviennent trop étroits. Le père Chaminade achète en 1824 l'Hôtel de Razac, rue du Mirail, et y installe la Pension Auguste, en 1825, sous le nom d'Institution Ste Marie. En plein essor, le père Lalanne ayant une grande idée de l'éducation à la campagne, transporte la Pension Ste Marie à Layrac près d'Agen en 1835. Cette opération aura de fâcheuses conséquences financières et obligera le père Chaminade à démissionner de sa mission de Supérieur Général. L'Hôtel de Razac fut loué et différentes œuvres d'éducation s'y installèrent sans grand succès. En 1874, la Société de Marie se décida à reprendre l'œuvre. Des frères d'Alsace ne pouvant plus enseigner dans leur région à cause du Kulturkampf, vinrent renforcer l'équipe des enseignants. La direction fut confiée à M. (comme on appelait les frères à l'époque) François-Hippolyte Hérail dont le biographe aime à faire rimer le nom avec Mirail... Pendant 4 ans, l'Ecole Sainte Marie ne put accueillir que le cours primaire. A la rentrée 1879, s'ouvrirent les classes de 6^e et 5^e. Il faudra cependant attendre 1893 pour qu'une troisième ouvre ses portes. Les demandes répétées des parents pour l'ouverture d'un lycée allaient bientôt aboutir. Le Supérieur Général de l'époque, le père Simler, donnait son accord mais demandait qu'une société civile immobilière, constituée par les parents, acquièrent le bien, à cause de la montée anticléricale et de la laïcisation progressive de l'enseignement. La propriété de Grand Lebrun sise à Caudéran fut achetée en 1894 et très vite il fallut construire le grand collège en 1896-97. La section primaire ouvre ses portes en 1897. La vieille institution Ste Marie du Mirail rencontrait des difficultés de recrutement et voyait avec inquiétude le développement du lycée Montaigne voisin, craignant l'expropriation. En 1901, les Supérieurs vendent l'Hôtel de Razac au Mont de Piété de Bordeaux. Comme l'en obligeait la loi d'association de 1901, la Société de Marie demande sa reconnaissance légale au Gouvernement qui la refuse en 1903. Ses biens sont saisis, un liquidateur est nommé, les frères doivent se séculariser ou quitter la France. Malgré cela, des œuvres continuent à tourner avec des frères sécularisés en apparence...

A Grand Lebrun, un laïc, M. Vallat, reprend la direction et passe rapidement le flambeau à un Marianiste, le père Marcel Arnould. Les frères reviennent discrètement à Grand Lebrun. La guerre de 1914-1918 voit l'établissement transformé en hôpital militaire. Dans l'entre-deux guerre les effectifs stagnent mais l'esprit reste le même. Lorsque la guerre éclate, le collège est à nouveau réquisitionné ; d'abord par l'armée française puis par la Kriegsmarine. Trois pensionnaires sont tués

par l'explosion d'un obus de la DCA en 1944. Trois enseignants, dont un Marianiste, sont dénoncés par la milice qui occupe le Petit Collège. Ils mourront des mauvais traitements des nazis.

Après cette période bien sombre, c'est la renaissance avec une augmentation constante des effectifs, des constructions nouvelles... Malheureusement, les religieux diminuent, (si certains se sentent appelés, j'embauche !). La direction passe à un laïc en 1992 et la communauté quitte l'établissement en 2007. Malgré tout, l'esprit demeure et l'idéal marianiste continue à animer ce lieu.

Vous avez dit « Marianistes » mais quel esprit les fait vivre ? Qu'est-ce qui caractérise leurs établissements ?

Tout d'abord, puisque ce concept a été étudié ici à Grand Lebrun, j'avance le mot : « Esprit de famille ». Madame Deremble s'était demandée de quoi il s'agissait lorsqu'elle est entrée dans notre réseau. Elle en a fait un remarquable éditorial dans la revue de l'Etablissement auquel je vous renvoie. Plus qu'un esprit, c'est une ambiance sur laquelle il faut veiller pour que l'enfant se sente chez lui avec des éducateurs, des enseignants, du personnel, qui s'intéressent à lui, où chacun est connu et se sent reconnu comme une personne. Si ceci est valable pour nos élèves, c'est bien entendu valable pour la communauté éducative qui elle aussi a à trouver une vie interne qui donne sens (à quand la prochaine partie de boules ?). Comme l'exprimait à sa manière un coiffeur madrilène il y a une soixantaine d'années : « les Marianistes, c'est l'unique collège où les enfants vont avec plaisir. » Pour nous qui effectuons notre rentrée, qui avons encore la joie des vacances toujours trop courtes dans le cœur, peut être que nous retrouvons notre établissement et nos collègues avec plaisir et que nous ne venons pas seulement à Sainte Marie Grand Lebrun parce qu'il faut gagner sa vie. J'ai souvent croisé des enseignants remplaçants qui n'avaient qu'un désir : revenir dans les établissements scolaires de notre réseau marianiste... Certains aiment tellement cet esprit qu'ils y font toute ou une grande partie de leur carrière, n'est-ce pas M. Couvert ?...

Après ces prolégomènes, venons-en à ce qui fait le cœur de l'action marianiste : la foi. Que chacun soit rassuré, aucune coercition ne sera utilisée pour que dans les larmes vous tombiez à genoux en vous écriant : je crois ! Chacun doit être respecté dans son cheminement, ce qui n'empêche pas d'ouvrir un dialogue constructif pour mieux comprendre l'autre ; c'est d'ailleurs tout le sens de l'enseignement des religions. Le père Chaminade lui-même n'était pas gêné d'accueillir des protestants dans ses écoles, ce qui à l'époque n'était pas courant...

La foi est l'axe principal du charisme aussi bien chez le père Chaminade que chez mère Adèle. Pour cela, ils nous invitent à approfondir notre foi par l'étude et la prière pour que la foi ne soit pas seulement intellectuelle, mais qu'elle devienne « la foi du cœur » qui nous fait agir et relire les événements à sa lumière.

Une des caractéristiques de l'éducation marianiste est d'éduquer dans une perspective de foi. Qu'est-ce à dire sinon aider le jeune à s'interroger, à découvrir l'espace intérieur qui est au plus profond de lui-même ? Le thème de l'intériorité, développé l'an dernier dans l'enseignement catholique et dans notre réseau par une session spécifique, veut aider le jeune à faire l'expérience du silence, du recul nécessaire dans la vie, de la nécessité d'intérioriser les matières étudiées... C'est aussi dans l'expérience du silence que l'on peut rencontrer celui qui donne sens à la vie, le Christ.

C'est l'expérience de St Augustin que nous venons de fêter : « Je t'ai aimée bien tard, Beauté si ancienne et si nouvelle, je t'ai aimée bien tard ! Mais voilà : tu étais au-dedans de moi quand j'étais au-dehors, et c'est dehors que je te cherchais »... « Tu étais avec moi et je n'étais pas avec toi »... « Tu m'as appelé, tu as crié, tu as vaincu ma surdité ; tu as brillé, tu as resplendi, et tu as dissipé mon aveuglement ; tu as répandu ton parfum, je l'ai respiré et je soupire maintenant pour toi ; je t'ai goûtée, et j'ai faim et soif de toi ; tu m'as touché et je me suis enflammé pour obtenir la paix qui est en toi. » Dans les Confessions, on trouve aussi des conseils pédagogiques mais les Marianistes, tout en reconnaissant le génie de St Augustin, trouvent que ses méthodes étaient bien dures et ont beaucoup vieilles...

Eduquer dans une perspective de foi c'est aussi permettre une quête de la vérité et du sens, et cela est possible dans chacune des matières enseignées. Si les programmes nous demandent de décortiquer des textes de français pour en trouver la structure et voir comment ça marche, il ne faut pas oublier le texte en lui-même et choisir celui qui élève, qui touche, qui interroge et qui donne sens. La poétique peut être utilisée pour donner du goût à ce qui est étudié. A titre d'exemple, je ne résiste pas à vous lire un extrait des Souvenirs entomologiques de Fabre décrivant la frétille qui creuse sa loge dans la tête du chardon : « En mangeant, elle y fait une cavité qu'elle remplit à mesure de son corps accru et des excréments ; ensuite elle file un fourreau ; enfin, vers l'un des bouts, elle perce un petit trou rond, qui aboutit au dehors, ce n'est pas pour elle, sa tête peut à peine y passer, c'est pour son papillon qui sortira par là quand il sera éclos. On ne voit pas ce trou au dehors ; il est caché par les longues épines du chardon ; mais quand même quelque aventurier, cherchant fortune dans cette haute forêt, viendrait à découvrir cette porte, il ne pourrait pas pénétrer dans l'habitation, il la trouverait fermée par une toile, et fortifiée de trois ou quatre madriers (ou graines de chardon) que le maître du logis a eu l'art de croiser à l'entrée. » Tout l'ouvrage est de ce style. Aussi l'auteur croit-il devoir avertir que s'il use « d'un ton qui n'est ordinairement celui de la vérité », il n'avance rien cependant que de vrai. (Humbertclaude p 41).

Autre témoignage sur la question de l'intelligence du sens, celui de François Mauriac rappelant la figure d'un des frères de l'époque : « Ses cours nous paraissaient sublimes... Le certain est que l'abbé Péquignot a éveillé mon intelligence, qu'il a donné à plusieurs d'entre nous le goût des idées, que les auteurs du programme m'apparurent, grâce à lui, des êtres vivants dont la rencontre ne laissait pas d'être importante. Je lui dois d'avoir, à seize ans, goûté Montaigne, entrevu ce qu'est l'apport de Descartes, et surtout chéri Pascal. » ... « Je n'oublierai jamais son air de mépris, le jour qu'interrogé sur Montaigne, je débitai ce titre d'un paragraphe du manuel : - « Scepticisme en théorie, épicurisme en pratique ! – Zéro ! Asseyez-vous ! – Mais, Monsieur l'abbé, c'est dans le livre... - Justement, vous avez un zéro ! »

Mais revenons à la foi. L'acte de foi est le fruit d'une démarche personnelle et se traduit par une praxis. C'est bien l'éveil que vous donnez aux jeunes en les encourageant non seulement à des démarches humanitaires mais aussi à l'attention aux autres et au soutien de leurs camarades plus en difficulté : le plus fort a souci du plus faible. Vous êtes les dignes héritiers de la conférence de St Vincent de Paul de Grand Lebrun, des équipes des taudis devenues au fil des temps équipes bénévoles. L'engagement de foi se traduit également par les Croix d'Azur devenu les Petits chanteur de Bordeaux ; par les servant d'autel et j'en passe... A travers ces différents groupes, nous retrouvons l'esprit qui animait le père Chaminade en formant des petites communautés missionnaires de foi.

Pour conclure sur la foi, je vous encourage à lire, voire étudier, l'encyclique du pape François, « Lumen fidei » qui pourra vous aider à approfondir votre foi où, si vous n'êtes pas croyant ou d'autres religions, à découvrir ce qui anime les chrétiens.

Pédagogie ou spiritualité marianistes ?

A l'occasion de différentes interventions, soit auprès des Chefs d'établissements ou des éducateurs, soit devant des membres des Fraternités marianistes, je me suis rendu compte d'un double langage : aux uns je parlais de « pédagogie marianiste » et aux autres de « spiritualité marianiste ». Qu'en est-il ? Le projet chaminadien prend en compte la personne dans son ensemble et dans ce qui fait son unicité. Lorsque l'on parle des cinq silences du père Chaminade : silence de la parole, des signes, de l'esprit, des passions et de l'imagination ; on pense ascèse et donc vie chrétienne ou spiritualité. Mais pour le père Chaminade l'usage des silences se retrouve dans la façon d'enseigner, d'étudier, de relire le cours... le silence sacré pratiqué dans la prière se retrouve dans la façon dont je vis dans le quotidien. A titre d'exemple, lorsque pour une raison ou une autre je n'ai pas pu participer à l'oraison du matin (oraison : temps de prière silencieuse devant Dieu ou, si vous voulez : seul à seul avec Dieu), il est sûr que je serais davantage explosif ou énervé dans le cours de la journée et surtout moins disponible. Je pourrais ainsi reprendre l'ensemble de ce que nous appelons « méthode des vertus » du père Chaminade, nous verrions que croissance humaine et croissance spirituelle sont liées.

Cela rejoint un point d'insistance de la pédagogie marianiste : « offrir une éducation **intégrale** de qualité » c'est dire que toutes les zones de la personne humaine doivent pouvoir être développées et surtout n'oublions pas la zone spirituelle qui permet sensibilité et émerveillement. En prenant en compte toute la personne, nous permettons à l'enfant de naître à lui-même, de le guider vers ce qu'il porte d'unique en lui pour qu'il le développe et l'épanouisse dans la société de demain. C'est aussi accepter et développer, ce que le Secrétariat Général de l'Enseignement Catholique soulignait il y a quelques années, en parlant de « diversité des intelligences » et ne pas vouloir, comme certains parents le souhaiteraient, faire entrer les jeunes dans l'unique moule scientifique sans lequel il n'y a pas de salut... Je vous rassure, j'estime beaucoup les sciences mais n'avons-nous pas un peu trop oublié les arts et la poétique dans le monde désenchanté qui est le nôtre ?

Revenons à nos moutons... Il existe une synthèse de ce que je viens de vous dire et de tout ce que je ne vous ai pas dit. Il s'agit d'une personne et non des moindres, la Vierge Marie elle-même.

D'après plusieurs auteurs, le nom d'Institution Sainte Marie donné en 1825 à la maison d'éducation de la rue du Mirail était une première, un first comme on dirait aujourd'hui. Mais nous le savons, si les religieux ont donné ce nom à ce collège, c'est pour que Marie exerce en ce lieu sa mission d'éducatrice et de Mère, c'est pour que ce soit « son » œuvre.

Marianistes, nous faisons alliance avec Marie pour l'assister dans sa mission de donner le Christ au monde. Vous allez peut être me dire : et Jésus-Christ ? Seul médiateur entre Dieu et les hommes, comme le dit St Paul dans la première lettre à Timothée au chapitre second.

Je vous réponds avec le bienheureux Chaminade : parce que Marie nous a été donnée comme mère au pied de la croix et que c'est la volonté du Christ que nous l'aimions et que nous travaillions avec elle au salut de l'humanité. En faisant alliance avec elle, nous ne partons pas vers « la vie est un long fleuve tranquille » mais vers le grand combat du Sens et de la Vérité symbolisé au chapitre 12 de l'Apocalypse. Cette alliance n'est pas une consécration tranquille qui nous vaudrait quelques mérites, non, elle est éminemment missionnaire.

Elle n'est pas réservée aux religieux, tous peuvent faire alliance avec elle, c'est aussi ce que vivent les laïcs de la Famille Marianiste.

La Vierge Marie n'agit pas avec beaucoup de bruit mais elle est au cœur de « l'esprit de famille » elle, la mère au milieu de l'Eglise naissante attendant l'Esprit Saint ; elle est la Femme qui médite et relit tous les événements dans son cœur, exemple de recueillement et de silence ; elle est la Femme de foi qui accueille la Parole à un tel point qu'elle se fait chair en elle ; de Mère, elle devient disciple portant l'espérance de l'humanité pour devenir Mère universelle... Curieusement, elle est aussi « pont » entre le christianisme et l'islam pour lequel elle est la mère Vierge vénéré du prophète Jésus.

Marie résume et synthétise toute notre spiritualité et notre pédagogie.

Il me faudrait encore parler de la formation à l'adaptation aux changements ; de l'éveil à la justice, à la paix et à la protection de la création ; de la répartition de notre travail en trois offices ; des témoins marianistes dont nous sommes héritiers : le père Lalanne ; Louis Cousin ; les bienheureux martyrs marianistes de la guerre d'Espagne ; le bienheureux Jacob Gapp victime du nazisme ; le jeune Faustino ; les deux frères assassinés en Haïti l'an dernier... Et plus proche de vous : le frère Tino, M. Mas, le père Cazelles, le père Délas et tant d'autres... mais ce sera pour une autre fois !

Notre œuvre est belle, c'est à vous d'être les nouveaux laïcs marianistes, témoins, comme l'ont été les frères, que la vocation d'éducateur, même si elle n'est pas facile tous les jours, vaut le coup de s'y engager et qu'elle est indispensable au développement d'une nation comme la nôtre qui a soif d'une vie en vérité.

Je vous souhaite une belle et bonne année à Sainte Marie Grand Lebrun.